

*Lettre à Germaine Richier,  
à Jean Bazaine  
& aux créateurs continus*

Je rentre tout juste d'une visite au musée Fabre, à Montpellier : on y montre les oeuvres de créatrices : de Berthe Morisot, de vous, Germaine Richier, et de Maria Elena Vieira da Silva, et puis de la trop fragile Eve Gramatzki, que vous n'avez pas connue. On peut donc, au Musée Fabre, peser longuement la possibilité que des œuvres créées par des femmes fassent travailler la matière, y fassent apparaître, pourquoi pas, une différence sexuelle. Je m'y suis posée l'éternelle question : « Elle crée femme. Quelle différence ? Le geste de créer est-il sexué ? ». Donc l'altérité là-dedans. En témoigne, Germaine Richier, votre *Chauve-souris* par nature hybride, qui semble avoir été créée uniquement pour poser ce genre de problème ou, plus exactement, le problème du genre.

Germaine Richier, êtes-vous une femme (mais qu'est-ce qu'une femme ?) Je trouve, moi, que vous tenez un langage de Parque, de divini-

té en charge des humains et de leurs misères. Vous disiez de vos sculptures : « Leurs formes déchiquetées ont toutes été conçues pleines et complètes. C'est ensuite que je les ai creusées, déchirées, pour qu'elles soient variées de tous les côtés et qu'elles aient un aspect vivant et changeant. » Je me dis aujourd'hui que, si la Vieillesse en personne nous accordait un entretien, c'est exactement comme vous qu'elle parlerait. Vieillir, comme votre art, Germaine Richier, fait crier tout ce qui passe entre ses mains.

Pourtant, vous n'avez pas connu le vieillir, mais tout en vous montre l'importance du chant du cygne, de ce que des commissaires ont appelé la *dead line* et d'autres «l'œuvre ultime».

Pensez-vous aussi que les *senilia* nous rapprochent de la vérité ? Hokusai, Matisse handicapé, ont trouvé le moyen de s'imposer à nous par leur liberté, leur invention, l'intrépidité de leurs gestes et de leurs pensées dans leurs dernières activités. Le dernier Deleuze, franchissant toute limite écrit : « Il y a des cas où la vieillesse donne, non pas une éternelle jeunesse, mais au

contraire une souveraine liberté, une nécessité pure où l'on jouit d'un moment de grâce entre la vie et la mort, et où toutes les pièces de la machine se combinent pour envoyer dans l'avenir un trait qui traverse les âges : le Titien, Turner, Monet.» Ils ont acquis ou conquis le droit de mener la peinture sur un chemin désert et sans retour qui ne se distingue plus d'une dernière question.

Revenons aux musée Fabre et à ceux qui vous en y entourent. Pierre Soulages, je ne sais s'il a des assistants qui déplacent pour lui les lourds châssis et les outils de peintre en bâtiment. J'ignore quel discours il tient devant la perte, devant la peur de la perte. Celui que vous, Germaine Richier, avez sans doute tenu, dans l'intimité avec la maladie.

Au début du XXe siècle, Hermann Broch inventa la notion de « style de vieillesse ». C'est un don qui fleurit sous les signes prémonitoires de la mort ou dans les approches de l'âge. C'est l'atteinte d'un niveau d'expression nouveau. Le « style de vieillesse » révélerait un changement radical. Cette brutale rupture peut être décrite

comme une sorte de besoin d'abstraction : l'expression repose de moins en moins sur le vocabulaire qui finit par se réduire à un petit nombre de symboles primitifs et au contraire de plus en plus sur la syntaxe, la structure mathématique.

À la mort de Rembrandt van Rijn, à Amsterdam, octobre 1669, le tableau inachevé sur le chevalet s'intitule Siméon au temple avec le Christ enfant. La touche est grossière et large, le dédain pour la beauté manifeste, l'élimination des détails superflus permet la concentration sur les vérités profondes de la vie et de la mort. L'artiste qui a atteint ce sommet se trouve au-delà et au-dessus de l'art. Des œuvres indicatoires, le chemin est par là.

Auguste Renoir, hémiplégique, travaillera jusqu'à l'agonie. On pressait pour lui les tubes de couleur sur la palette. « On n'a pas besoin de la main pour peindre » grommelait-il. On lui attachait au poignet un pinceau tenu par un doigtier. L'entêtement de Renoir avait sa source dans cette passion pour la peinture qui le dévorait.

Bonnard, sur son lit de mort, demanda à Charles Terrasse de l'aider à modifier une couleur qui le gênait dans son dernier tableau, *l'Amandier en fleur*. Ce vert n'allait pas, il fallait évidemment du jaune.

Mais ces choses-là ne sont pas assez dites. On devrait nous enseigner dès l'enfance comment vieillissent les créateurs. Car jusqu'à vous, cher Jean Bazaine, j'ai pensé qu'un artiste vieux ne pouvait que se répéter ! En 1990, l'année de votre rétrospective au Grand Palais, vous avez publié *Le Temps de la peinture*. Et je crois que si je ne vous avais pas lu, j'en serai restée à ma vision vulgaire de la vieillesse, c'est-à-dire celle des narcissiques (la vieillesse n'est que pertes), celle des tout-puissants (Être moins que rien, c'est cela), celle des orgueilleux, des éternels adolescents, durs et intransigeants, qui ont aspiré à être tout et qui, n'y parvenant pas, concluent que nous ne sommes rien, celle des écrivains meurtris par l'âge, taris, fendillés, asphyxiés par leur expérience des limites, paralysés par la présence grandissante de leur corps. Ils étaient mes maîtres en la vieillesse, je les lisais, je les

écoutais, et surtout je les croyais. Je finissais même par penser comme eux que, ressources dernières, l'art et la poésie ne s'offrent plus, dans le grand âge, que comme un moyen de desserrer l'étreinte. Qu'ils sont alors uniquement un moyen de remplacement permettant de pallier la désolante pénurie de la vieillesse.

Heureusement, je vous ai rencontré, Jean Bazaine, dans un beau livre que vous avez intitulé *le Temps de la peinture*. Plus encore qu'un peintre qui lit, vous m'avez offert la réflexion d'un homme très âgé, qui a passé son temps à peindre et à penser : « A mesure que se rétrécit l'espace où peuvent le conduire ses pas, l'espace intérieur de l'atelier grandit, et les quelques mètres qui le séparent de sa toile finissent par constituer tout son univers. » La vieillesse, pour vous, n'est pas le temps de la sagesse mais celui de la passion, « le sommet de l'aveuglement, de l'irréflexion, de la partialité », et vous êtes venu corriger heureusement ma vision faussée de l'humain vieux que j'avais plutôt tendance à asseoir au milieu de ses certitudes : « Le grand âge d'un peintre n'est pas celui d'une installation confortable dans un monde

en chaussons. L'étonnement d'être, qui l'a accompagné à tous les instants de sa vie, ne se transforme pas en rapports paisibles, donc peu exigeants, avec lui-même comme avec ce qui l'entoure, et ce n'est pas, Dieu merci ! dans un univers enfin apprivoisé, propriétaire d'un jardin à la française, que se promène le peintre de quatre-vingt-dix ans. »

Car le peintre est sans cesse un homme nouveau-né.

Votre livre, Jean Bazaine, est pour moi un bréviaire, un manuel de compréhension de la vie, d'éthique de la création. C'est que la jeunesse en peinture se conquiert lentement : d'abord le décentrement, seul garant d'une possible liberté intérieure, la lente dépossession, le refus de l'efficacité, comment l'exercice quotidien décuple la passion de voir... En fin de compte, c'est l'homme et la femme, tout simplement, dans l'exercice quotidien de leur vie, que vous débarrassez des vieux fantasmes : il n'y a pas de tour d'ivoire, il n'y a pas de chant du cygne, il n'y a pas de jeunesse ou de vieillesse de la création, il n'y a que le travail,

que la lutte elle-même — qui est une manière d'être —, le choix patient entre tous les possibles qui se présentent dans l'existence — ou sur la toile. L'œuvre et la vie humaines n'existent en définitive que menacées. Elles ne sont que le terme d'une longue suite d'impossibilités d'être autre chose : mais ce sont précisément ces cent projets tués sous elles qui les poussent vers la vie.

---